



Konstellations

Linguistique et rédemption

Par Eddy Savescu

Fichier : 0501.13.pdf

Eddy Savescu ©

esavescu@yahoo.com

Dans la pensée linguistique¹ et/ou politique de Walter Benjamin, on trouve tous les éléments d'un anarchisme théocratique², qui se caractérise par une sensibilité d'origine romantique mais également enracinée dans la tradition hébraïque. L'anarchisme est exprimé par le refus de la linguistique bourgeoise et il est compensé et complété par une approche mystique du langage. L'auteur refuse la perspective selon laquelle le langage est basé sur des conventions, cela en faveur d'une perception mystique du langage : les noms sont des essences divines confondues et rendues obscures après Babel. Il cherche, en conséquence, l'état originaire, adamique du langage qui pourrait être regagné – *origin is the goal*³. La téléologie de cette théorie est combinée avec le passéisme du mouvement piétiste (pré-)romantique allemand, mais son caractère mystique est dû principalement aux préoccupations cabalistiques que Benjamin avait à l'époque. L'œuvre de jeunesse de Benjamin s'inscrit plutôt dans la dimension théocratique (toujours présente, puis concentrée en messianisme) de sa pensée.

Le pendant anarchique est visible dans l'essai sur le surréalisme⁴. Avec ce mouvement culturel, il trouve que la promesse d'une révolution du langage⁵ est bloquée par l'effort d'identification des signes qui annoncent une telle révolution, qui risque d'être pliée sur sa préparation au lieu de passer à l'action. Les expériences magiques des surréalistes avec les mots fascinent aussi Benjamin, qui les trouve pourtant trop limitées, incapables d'arriver à l'illumination. Mais son attention était attirée par la technique des surréalistes qui suggérait des parallèles avec ses lectures kabbalistes. Le point commun était le but de retrouver la magie du langage, de récupérer la coupure entre les mots et les choses, ressentie par Benjamin et expliquée généalogiquement par la chute du Paradis et la perte du langage de Dieu.

En ce qui concerne son interprétation, la théorie linguistique de Benjamin est spécifiquement liée au milieu culturel juif-allemand de l'entre-deux-guerres, à l'oscillation parfois promiscue entre sionisme et marxisme, entre mysticisme et révolution⁶.

Dans les pages qui suivent, l'interprétation de ses idées linguistiques est comprise comme une action de *reconnaissance* dans le sens du terme *mythanalyse* (qui appartient à Ioan Petru Culianu⁷) : « une

¹ Walter Benjamin, *Sur le langage en général et sur le langage humain* (1916).

² Sorin Antohi, *Exercitiul distanței. Discursuri, societati, metode* (Bucarest: Nemira, 1997).

³ Richard Wolin, *Walter Benjamin. An Aesthetic of Redemption* (New York: Columbia University Press, 1982).

⁴ Walter Benjamin, *Le surréalisme. Le dernier instantané de l'intelligentsia européenne* (1929).

⁵ Marc Crépon, *Les promesses du langage. Benjamin, Rosenzweig, Heidegger* (Paris : Vrin, 2001).

⁶ Mark Lilla, *The Reckless Mind. Intellectuals in Politics* (New York: New York Review of Books, 2001)

démarche pratique qui consiste à déceler les mythes latents du texte littéraire et à leur poser des questions pour établir quelques possibilités parmi la multiplicité de celles qui sont inscrites dans leur rayonnement sémantiques. »

Deux perspectives d'analyse : linguistique et culturaliste-idéologique

Dans les termes de la philosophie du langage, Benjamin refuse clairement l'instrumentalisme linguistique pour s'encadrer dans la tradition déterministe. L'instrumentalisme est caractéristique surtout de la tradition britannique (en commençant avec Hobbes et Locke, jusqu'à Bertrand Russell et Wittgenstein) ; il soutient que le langage exprime des idées préexistantes, en copiant la réalité. On connaît empiriquement ; la pensée est indépendante du langage.

La position du déterminisme linguistique est plus hétérogène – de Kant à Heidegger – ; le mot a la prééminence sur la pensée, le langage fait la médiation, ou même peut créer la réalité. La réalité est une construction verbale composée d'une conglomération des symboles et images qui s'interpose entre le monde objectif et notre conscience. Benjamin se rallie dans les rangs de cette dernière.

La linguistique telle qu'on la connaît aujourd'hui est constituée comme science dans l'atmosphère positiviste du XIX^{ème} siècle, et elle a été fondamentalement transformée par Ferdinand de Saussure. Du point de vue de cette science, les idées linguistiques de Walter Benjamin se rapprochent surtout de celles des romantiques allemands, de la période où l'on cherchait l'esprit de la langue plutôt que les règles organisationnelles ou le fonctionnement de la langue. Nier l'arbitraire du signe linguistique, comme Benjamin le fait explicitement, c'est se placer en-dehors des limites de cette science. D'après cette perspective, Benjamin ne traite pas de la langue en tant que structure organisationnelle, mais comme un outil mystique, un instrument de divination et pas un objet d'étude. En plus, l'acte fondateur de la Société de linguistique de Paris, qui marque la constitution de la linguistique comme science, interdisait tout commentaire au sujet des origines des langues.

Le déterminisme linguistique soutient que la pensée est dépendante du langage. L'extrême théorique de cette idée est l'hypothèse Sapir-Whorf : la langue, même si elle ne crée pas une réalité séparée, fonctionne comme un filtre, en nous permettant de voir seulement de fragments de réalité. Fonction de la langue parlée, de ses limites et de ses particularités de vocabulaire, grammaticales, même syntactiques, nous sommes capables de voir seulement de zones restreintes de la réalité, nous vivons

⁷ Ioan Petru Culianu, *Les fantasmes de la liberté chez Mihai Eminescu. Le paysage du centre du monde dans la nouvelle « Cezara » (1876)*, in Ioan Petru Culianu (éd.), *Libra. Études roumaines offertes à Willem Noomen à l'occasion de son soixantième anniversaire*, Groningen, Presses de l'Université, 1983, p. 114.

donc dans des univers parallèles, limités. Cette théorie a aussi des racines romantiques - Wilhelm Von Humboldt avait dit que chaque langue trace un cercle autour de ses locuteurs, qui sont incapables d'en sortir. Les hypothèses de ce genre ont été accusées de culturalisme – et la preuve qu'elles sont contestables est même l'étude de la langue des indiens Whopi faits par Whorf. Benjamin Whorf a réussi à dépasser ses propres limitations, son propre cercle, pour comprendre leur univers discursif. Cette position théorique est plus proche de celle de Benjamin : la recherche de la vérité ultime cachée derrière les mots, le *Tree of knowledge* qui est premièrement une construction linguistique en sa détermination de la réalité et du savoir par l'entremise des mots, ou l'affirmation du caractère incomplet des langues apparues après Babel. L'hypothèse de Walter Benjamin est, elle aussi, trop culturaliste – la complexité des données du terrain est réduite et le désespoir face à la réalité des multiples facettes des langues parlées dans le monde (sans parler de la complexité à l'intérieur d'une langue – les actes de parole ou l'analyse du discours) le provoque à la quête utopique de l'idéal de la récupération de la langue originare. La dimension religieuse de sa pensée est détectable par le choix des mythes bibliques dans une période d'élan des sciences positives, mais elle vient du mécontentement des auteurs post-romantiques et post-kantiens.

La démarche de Benjamin montre la nostalgie spécifique aux chercheurs de la langue parfaite et se caractérise par les traits suivants :

- a) ils négligent l'évolution de la langue (la forme et le sens d'un mot souffre des transformations historiques et régionales) ;
- b) ils n'utilisent pas les instruments du comparatisme historique (ils ne comparent pas les mots avec d'autres appartenant à des langues différentes, en suivant des règles spécifiques) ;
- c) ils partagent la présomption du caractère motivé du signe linguistique⁸.

Présentation des idées linguistiques de Walter Benjamin

La théorie du langage suggérée par Walter Benjamin commence avec le refus de la linguistique bourgeoise qu'il remplace par une approche mystique du langage. L'auteur refuse la perspective selon laquelle le langage est basé sur des conventions, en faveur d'une perception mystique du langage : les noms sont des essences divines confondues et rendues obscures après Babel. C'est seulement par la traduction que l'humanité peut commencer la récupération de la *Ursprache* –la langue adamique. La langue originare est un résidu de la créativité divine et de laquelle « *the ultimate clarity of God unfolds* ». La langue originare est, dans sa conception, l'expression linguistique totale, originare et

⁸ Umberto Eco, *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, traduit de l'italien par Jean-Paul Manganaro, Ed. Du Seuil, Paris, 1994.

pure. Elle est liée, sans doute, au rôle central du langage dans la pensée kabbalistique. Dans une lettre adressée à Hugo von Hofmannstahl, Benjamin affirme : « Cette conviction que toute vérité a sa demeure, son palais ancestral dans la langue, que ce palais est fait des plus anciens *logoi* et que, face à une vérité ainsi fondée, les visées des sciences particulières restent subalternes tant que, nomades en quelque sorte, elle se contentent de solutions aléatoires aux problèmes que pose la langue, captives de cette conception qui, faisant du langage un simple signe, affecte leur terminologie d'un arbitraire irresponsable. »⁹ Cette approche dérive directement de la conception kabbalistique qui voit le langage comme la substance divine de la réalité. Dans son essai de 1916, « *On language as Such and on the Language of Man* »¹⁰, Benjamin affirme que, en communiquant son « être linguistique », la réalité montre l'origine ultime dans la parole créative du Dieu. Et, comme tous les kabbalistes, il développe sa conception par l'interprétation du premier chapitre de la Genèse. Il sépare catégoriquement la création de l'homme de toute autre création, à cause du rôle joué par le langage : « With the creative omnipotence of language Creation begins, and at the end as it were assimilates the created, names it. Language is therefore both creative and finished creation, it is word and name. In God name is creative because it is word, and God's word is cognizant because it is name. »¹¹ Dieu a créé l'homme et l'a investi du pouvoir langagier, même si l'homme n'a pas le pouvoir créatif mais celui cognitif : « God created him in his image, he created the knower in the image of the creator. »¹² On retrouve ici la thèse kabbalistique selon laquelle le langage humain est limité au monde connu, tandis que le langage divin engendre le monde et le cache. La méthode kabbalistique est surtout un effort de dévoilement, de découverte du secret ultime de la Création, caché dans le langage, spécialement dans le tétragramme YHWH. Les kabbalistes essaient de découvrir ce secret par la contemplation mystique du nom de Dieu, car ce nom a le pouvoir créateur et il contient l'origine de tous les noms. Le langage humain et le langage divin ont une relation étroite, comme si l'homme avait la tâche de finir, de compléter la création, par la capacité uniquement humaine de donner des noms aux choses. L'homme a le statut privilégié de donneur de nom. La validité de ce processus est basée sur l'affinité entre le langage cognitif de l'homme et celui créatif de Dieu. « By bestowing names upon things man elevates them, grants them dignity, redeems them from a fate of speechless anonymity. » (Wolin 1982: 42) Pourtant, la relation de l'homme avec Dieu médiée par le langage a une autre difficulté à surmonter : la chute. Parce qu'après l'expulsion du Paradis, l'homme doit survivre à la dégradation du langage qui est devenu fragmentaire, le langage original étant divisé en une pluralité de langues, chacune imparfaite et impure : « The paradisiac language of man must have been one of perfect knowledge; whereas later all knowledge is

⁹ Walter Benjamin, *Correspondance, I, 1910-1928, édition établie et annotée par Gershom Scholem et Theodor W. Adorno. Traduit par Guy Petitdemange*, Éditions Aubier-Montaigne, Paris, 1979, lettre 129, p. 301.

¹⁰ Oeuvre posthume, in *Selected Writings/Walter Benjamin, I, 1913-1926, edited by Marcus Bullock and Michael W. Jennings*, The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts/London, England, 1996, p.63.

¹¹ *ibid.*, p. 68.

¹² *ibid.*, p. 68.

again infinitely differentiated in the multiplicity of language, was indeed forced to differentiate itself on a lower level as creation in name. »¹³ Le langage original ne connaissait pas la séparation entre les noms (les mots) et les choses. Cette délimitation appartient à une époque ultérieure à la chute, à l'âge profane. Mais la liaison entre la pluralité des langues contemporaines et le langage pur, harmonieux, cognitif de la Création, peut encore être perçue ; on peut retrouver les traces du langage originaire. La récupération de l'état adamique est l'origine devenue le but, parce que l'affinité entre le langage cognitif et le langage de la création nous amène à la proximité de la rédemption. Benjamin cherche, en conséquence, l'état originaire, adamique du langage, qui pourrait être regagné. Mais, cette approche mystique a un objet d'étude différent pour lui. Si pour les kabbalistes le livre saint était le texte le plus proche de Dieu, Benjamin adopte une position sécularisée, parce qu'il considère, comme texte capable de l'amener en contact direct avec le mot divin, révélateur, tout texte littéraire.

Consequently, when Benjamin announces that the regeneration of philosophy is possible under the condition that the problem of knowledge is placed in relation to the idea of language, and that the highest domain of knowledge is that of religion, he is referring to his theological philosophy of language as developed under Kabbalistic influences.¹⁴

« A common motif begins to emerge: a concern with the expressive, noninstrumental component of the language, an emphasis on « that aspect of language that is content-transcendent. »¹⁵ Le langage est vu dans sa dimension expressive, musicale, phonique, et pas comme un instrument de communication bourgeoise. Benjamin construit une opposition entre le langage magique (ou mimétique ou bien onomatopéique) et le langage dénotatif, même s'il reconnaît que l'aspect mimétique doit s'exprimer par la composante communicative du langage qui est le véhicule de la fonction mimétique : « the coherence of words or sentences is the bearer through which, like a flash, similarity appears. »¹⁶ L'élément secret, mimétique émerge à travers le sens commun.

On retient deux points de vue sur le langage :

In *On the language as such...* the guarantee of reconciliation was provided by the creative word of God, which established a theological basis for the correlation between words and things. In *On the mimetic faculty...* it is the onomatopoeic theory of the origin of language which is credited with having established the same correlation, in keeping with Benjamin's later attempt to operate within the boundaries of a materialist, anthropological theory of knowledge. (Wolin 1982 : 246-247)

¹³ *ibid.*, p. 71.

¹⁴ Wolin 1982, p. 43.

¹⁵ Johann Georg Hamman dit : « Language, mother of reason and revelation. » V. Winfried Menninghaus, *Walter Benjamins Theorie der Sprachmagie*, apud. Richard Wolin, *Walter Benjamin. An Aesthetic of Redemption* (New York: Columbia University Press, 1982).

¹⁶ Wolin 1982, p. 245.

Les deux théories rejettent l'approche instrumentaliste du langage et elles partagent l'idée que le langage est un moyen de communication privilégié « through which a flashing image of reconciliation between man and nature can be glimpsed. Finalement, la théorie du langage qu'il a développée « is most intimately related to mystical or theological theories of language, without, however, thereby being alien to empirical philology ». La révélation est accessible par l'entremise du langage, mais il s'agit d'un langage disparu, dont seulement les traces survivent. La rédemption est possible par le langage. La mi-chemin est déjà parcourue dans la tradition de la linguistique théosophique, comme vont montrer les pages qui suivent.

La recherche de la langue parfaite – la langue adamique. Kabbale.

Cratylus est le texte à partir de quel la culture européenne a commencé les discussions sur la motivation du signe linguistique. Le personnage de Cratyle soutient que le Nomothète a nommé les choses en se conformant à leur nature (*physis*) ; le personnage d'Hermogène, en suivant une loi ou convention humaine (*nomos*) ; et Socrate (ou Platon, bien sûr), après avoir donné une série de principes étymologiques, expose l'opinion qu'on doit chercher notre rapport avec les choses, ou, mieux dit, avec les idées, qu'avec les mots. Le texte discute *les conditions de perfection d'une langue*¹⁷.

Par la suite, il y a une coupure de l'histoire : l'installation du christianisme, dont la langue vernaculaire était le latin ; à partir de ce moment, les langues des cultures païennes ne sont plus aussi connues en Occident. Elles seront redécouvertes durant la Renaissance, avec les moyens d'interprétation propres à celle-ci. Au cours du Moyen Âge se développe une culture parallèle, le judaïsme, dont l'influence sur l'Europe chrétienne sera manifeste lors de la Renaissance.

La Kabbale (*tradition*) s'appuie sur le commentaire de la Torah et sur la tradition interprétative rabbinique représentée par le Talmud¹⁸. Le texte du livre saint est un système symbolique, derrière lequel on doit trouver les sens cachés (littéral, allégorique, herméneutique et mystique) : *il s'agit de retrouver sous la lettre de la Torah écrite, la Torah éternelle*¹⁹.

Le commentaire kabbalistique est analogique à l'exégèse chrétienne, mais il y a une différence radicale : les sens cachés dans l'interprétation chrétienne cherchent un surplus sur le plan du contenu (appliquant les termes du système de la langue d'Hjelmslev) sans altérer l'expression. « En revanche,

¹⁷ Eco 1994, p. 26.

¹⁸ Eco 1994, p. 41.

¹⁹ Eco 1994, p. 42.

pour certains courants kabbalistes, la lecture anatomise, pour ainsi dire, la substance même de l'expression à travers trois techniques fondamentales, le notariqon, la gématrie et la témourah. »²⁰
L'organisation matérielle du texte, le plan de l'expression, n'a plus de relevance.

La première technique d'interprétation, *le notariqon*, c'est l'acrostiche : les initiales d'une série de mots forment un autre mot. C'est un artifice poétique courant dans l'Antiquité tardive et dans le Moyen Âge. Mais, pour le kabbaliste, *l'acrostiche doit révéler des parentés mystiques*²¹. Moïse de León retient les initiales des quatre sens d'« écrire » : *peshat*, *remetz*, *derash* et *soa*, qui forment le mot *PRDS*, c'est-à-dire *PARDES* (l'alphabet hébraïque ne note pas les voyelles) = « paradis ». Pour Abraham Aboulafia (XIII^{ème} siècle), *MVH* (cerveau), c'est l'initiale de « sagesse » (*HOKHMA*), et la dernière lettre de *LB* (cœur) est la première de *BINÁ* (intelligence).

La gématrie, c'est la recherche et la comparaison des mots dont le sens est différent mais dont la valeur numérique est égale ; en hébreu les numéros sont représentés par des lettres, donc chaque mot a une valeur numérique composée par la somme des chiffres correspondant à chaque lettre. Par exemple, le totale des chiffres représentés par *YHVH* (*Dieu*) est 72, et la tradition kabbalistique cherche les 72 noms de Dieu. Le serpent de Moïse est une préfiguration du Messie, parce que ces mots ont la même valeur numérique, 358.

La troisième technique de la Kabbale, empruntée plus tard, comme les autres, par la kabbalistique chrétienne, est *la témourah*, l'art de l'anagramme, l'art des permutations des lettres. L'avantage de la langue hébraïque, soit la possibilité d'intercaler des voyelles, accroît le nombre des permutations possibles. Si l'on admet la possibilité de répéter quelques lettres, les combinaisons deviennent presque infinies. Moïse Cordovéro, par exemple, anagramme la phrase de *Deutéronome*, dans laquelle apparaît alors l'interdiction de s'habiller de vêtements de laine, et donne la conclusion qu'il y a dans la version originale une combinaison des mêmes lettres pour former une phrase qui contient l'indication pour Adam de ne pas remplacer ses vêtements de lumière par ceux de peau de serpent, symbole du pouvoir démoniaque. Aboulafia obtient quatre tableaux de cinquante combinaisons différentes en ajoutant des voyelles au tétragramme *YHVH*. Eléazar de Worms complique le procédé en multipliant les voyelles. « La Témourah n'est pas seulement une technique de lecture mais le procédé même par lequel Dieu a créé le monde. »²² Dans *Séfer Yetsira* (*"Livre de la Création"*), écrit entre le II^e et le IV^e siècle, les vingt-deux lettres et les dix séphiroth (les arbres de la sagesse) sont les trente-deux *voies de la sagesse*.

[Dieu] grava, modela, soupesa et permuta les vingt-deux lettres fondamentales et forma avec elles toute la création et tout ce qu'il y a à former pour le futur. (II, 2) [...] Il plaça les

²⁰ Eco 1994, p. 43.

²¹ Eco 1994, p. 43.

²² Eco 1994, p. 45.

vingt-deux lettres fondamentales sur une roue comme si c'étaient des murailles. (II, 4) [...] De quelle façon les combina-t-il et les permuta-t-il, Aleph avec tous les Aleph, Bêt avec tous les Bêt [...] et il se trouve que toute la créature et toute chose dite provient d'un Nom unique. (II, 5)²³

La kabbale théosophique pratique la lecture par acrostiche, numérologique ou par anagramme. La kabbale des noms, par Aboulafia, porte l'art de la combinaison à l'extrême en s'appuyant de plus sur une technique de respiration spécifique aux courants mystiques qui cherchent l'extase de la communion avec Dieu. La kabbale des noms est la recherche des noms de Dieu cachés dans le texte sacré.

Si pour la Kabbale théosophique le texte reste encore entre Dieu et l'interprète, pour la kabbale extatique l'interprète se trouve entre Dieu et le texte. Cela est possible parce que les éléments atomiques du texte, les lettres, ont pour Aboulafia une signification par eux-mêmes, indépendamment des syntagmes dans lesquels ils se présentent, puisque pour les lettres du Nom chacune des lettres du Nom est un Nom en lui-même, sache que le Yod est un Nom.²⁴

C'est une idée qui aurait pu influencer Dante, soutient Eco²⁵ qui cite « Le paradis » : « I s'appellava in terra il Sommo Bene. » (XXVI, 134) La technique des répétitions des noms de Dieu soutenue par une technique de respiration a des effets extatiques et, par conséquent, l'accumulation des pouvoirs magiques, « parce que les lettres que le mystique combine sont les sons mêmes à travers lesquels Dieu a créé le monde. »²⁶ La kabbale soutient que la langue non seulement représente le monde mais qu'elle le produit et coïncide avec lui. Les mots *tsérouf* (combinaison) et *lashon* (langue) ont la même valeur numérique, 386 : « connaître les lois de la combinatoire signifie connaître la clé de formation de chaque langage. »²⁷

L'art de la combinaison, sur le terrain chrétien, est perfectionné par Raymond Lulle. « Mais ce qui différencie la pensée kabbalistique de celle de Lulle, c'est que dans la Kabbale la combinatoire de lettres produit de la réalité au lieu de la refléter [...]. La combinatoire lullienne est au contraire un instrument rhétorique à travers lequel on veut démontrer ce qui est déjà connu. »²⁸

La Renaissance va marquer la récupération de la langue hébraïque, du kabbalisme chrétien, l'affirmation de l'hermétisme et la reconnaissance de la magie.

²³ *Sepher Yetsira*, in Eco 1994, p. 45.

²⁴ *Peroush Havdalah*, de Rabbi Akiba, in Eco 1994, p. 46.

²⁵ 1994, p. 68, il a utilisé l'édition critique de G. Petrocchi.

²⁶ Eco 1994, p. 46.

²⁷ Eco 1994, p. 49.

²⁸ Eco 1994, p. 88.

Durant la Renaissance, la méthode kabbalistique soutient le caractère originaire de la langue hébraïque. L'étymologie « prospective »²⁹ montre que toutes les langues dérivent de l'hébreu, *lingua adamica*.

Estienne Guichard écrit en 1606 *L'Harmonie étymologique des langues*, où il montre, par exemple, comme *batar*, qui a en hébreu le sens du latin *dividere*, donne par l'inversion la forme *tarab*, puis, en latin, *tribus*, puis *distribuo*, et finalement *dividere*. De *zacen*, qui signifie *vieux*, en hébreu, on obtient par anagramme *zanec*, puis *senex*, en latin. Ou, par la permutation *cazen*, on obtient *casnac*, en osque, puis en latin *canus*.

Athanasius Kircher, le père de l'égyptologie, publie en 1679, *Turris Babel*, où il soutient l'idée de nature cratyléenne qu'Adam a nommé les choses suivant leur nature « tantôt en joignant, tantôt en séparant, tantôt en permutant les lettres des différents noms, il les combina de différentes façons avec la nature et les propriétés des animaux. »³⁰ En citant le rabbin R. Becchai, il est clair qu'Adam a donné des noms par la permutation des lettres, selon la tradition de la Kabbale. La *témourah* aide Kircher à analyser *aryh* (*lion*, en hébreu). Le mot lui suggère la respiration impétueuse, puis il construit des phrases dans lesquelles on trouve, en anagramme, le nom du lion : le lion est *monstrans*, il est capable d'inspirer la peur seulement par son aspect, lumineux comme si sa face irradiait de la lumière, semblable à un miroir. Kircher cite aussi *Cratylus* et assume même quelques techniques d'étymologie³¹.

La conviction qu'en hébreu, chaque phonème a un sens, persiste même en 1815, chez Fabre d'Olivet, dans *La langue hébraïque restituée*. L'analyse du mot français *emplacement* en est un exemple : *place* provient du latin *platea* et de l'allemand *platz*. Dans ces mots, *AT* signifie « protection » ; *L* = « étendue », donc *LAT* = « étendue protégée ». *MENS* provient de *ment* et de *mind*. Ici, *E* = « vie absolue », *N* = « existence reflétée » ; ensemble, *ENS* = « l'esprit corporel ». *M* est le signe de l'existence dans un point déterminé. Donc, *emplacement* signifie « le mode propre d'après lequel une étendue fixe est déterminée comme place, est conçue, ou se présente en dehors. »³² *EMPLACEMENT* signifie « emplacement »³³.

²⁹ Eco 1994, p.102.

³⁰ Eco 1994, p. 104.

³¹ Eco 1994, p. 105.

³² Fabre d'Olivet, *La langue hébraïque restituée*, I, 43, in Eco 1994, p. 135.

³³ Eco 1994, p. 135.

La généalogie mystique du langage a été étudiée par Marina Yaguello³⁴ qui reconstruit l'algorithme :

- a) accumuler les données ;
- b) les classer ;
- c) trouver un principe explicatif : comme l'imitation des bruits de la nature (limite que Walter Benjamin a franchie dans son essai tardif sur le langage, en complétant son approche mystique avec les concessions matérialistes qu'il devait faire à cause de sa relation avec Adorno ; l'origine onomatopéique du langage est le pendant matérialiste de sa thèse sur le langage, sans en changer le caractère irréductible déterministe/mystique ;
- d) organiser les données sous forme d'arbre généalogique, la langue mère donnant naissance à tous les rejetons que sont les langues passées et présentes de l'humanité.

³⁴ Marina Yaguello, *Les fous du langage. Des langues imaginaires et de leurs inventeurs*, Paris, Seuil, 1984.

BIBLIOGRAPHIE

ANTOHI, Sorin, *Exercitiul distanței. Discursuri, societati, metode*, Bucarest, Nemira, 1997.

BENJAMIN, Walter, *Correspondance, I, 1910-1928, édition établie et annotée par Gershom Scholem et Theodor W. Adorno*, traduit par Guy Petitdemange, Paris, Éditions Aubier-Montaigne, 1979.

Selected Writings/Walter Benjamin, I, 1913-1926, edited by Marcus Bullock and Michael W. Jennings, Cambridge, Massachusetts/London, England, The Belknap Press of Harvard University Press, 1996.

CRÉPON, Marc, *Les promesses du langage, Benjamin, Rosenzweig, Heidegger*, Paris, Vrin, 2001.

CULIANU, Ioan Petru, *Les fantasmes de la liberté chez Mihai Eminescu. Le paysage du centre du monde dans la nouvelle « Cezara » (1876)*, in Ioan Petru Culianu (éd.), *Libra. Études roumaines offertes à Willem Noomen à l'occasion de son soixantième anniversaire*, Groningen, Presses de l'Université, 1983.

ECO, Umberto, *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, traduit de l'italien par Jean-Paul Manganaro, Paris, Éditions Du Seuil, 1994.

LILLA, Mark, *The Reckless Mind. Intellectuals in Politics*, New York, New York Review of Books, 2001.

WOLIN, Richard, *Walter Benjamin. An Aesthetic of Redemption*, New York, Columbia University Press, 1982.

YAGUELLO, Marina, *Les fous du langage. Des langues imaginaires et de leurs inventeurs*, Paris, Seuil, 1984.